DÉPOT LÉGAL
Isère
51
1871

LETTRE

A LA

JEUNESSE ISRAÉLITE

DE L'ALGÉRIE

PAR

Léon SEROR,

LICENCIÉ EN DROIT, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,
EX-AIDE DE CAMP DU GÉNÉRAL CRÉMER.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

GRENOBLE
TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE F. ALLIER PÈRE ET FILS
GRANDE-RUE 8, COUR DE CHAULNES.

1871

LK 8
943

LETTRE

A LA

JEUNESSE ISRAÉLITE

DE L'ALGÉRIE

Je voudrais donner la plus grande publicité à ces remerciements que je vous adresse, mes jeunes et chers amis d'Alger, qui avez voulu me porter comme candidat aux élections pour le Conseil général. Cet hommage — que je n'avais pas sollicité — ne m'est pas seulement une occasion de vous remercier, mais aussi une raison pour vous féliciter. Et quand je vous parle ainsi, personne ne peut se méprendre sur ma pensée ni faire dériver de ma vanité un sentiment qui prend ses sources plus haut, dans les pures régions du devoir et du progrès.

Vous êtes de mon âge et de ma génération, vous voulez ce que je veux et notre but est le même. Je ne suis ni votre chef ni même votre aîné, mais vous vous êtes rappelé que je vous ai montré récemment la route à suivre pour mériter le nom de Français, ce nom cher et sacré pour lequel je risquerais ma vie, s'il fallait la

risquer encore. Vous sentez bien que ce nom, on nous le conteste, on va nous le disputer, on nous l'arrachera peut-être, chose plus grave et plus douloureuse que si l'on ne nous l'avait jamais donné! Aussi n'est-il pas de groupe, de réunion, d'assemblée de Français où vous ne souhaitiez d'avoir une voix amie, une voix vôtre, qui réclame vos droits fermement et sans cesse, qui défende énergiquement vos intérêts; quelqu'un enfin qui montre aux plus prévenus, par son exemple et sa conviction, les services que vous pouvez rendre à l'Algérie et à la France, et qui expose même tous ceux que vous avez déjà rendus, depuis le premier jour de la conquête.

Il n'est pas bon, en effet, que l'on se trompe de parti pris sur notre énergique et intelligente population juive de l'Algérie; il ne faut pas que l'on croie plus longtemps ce qui va se répétant partout, que nous n'avons fait que profiter de cette conquête, que nous nous sommes enrichis sans gloire, et que nous avons prospéré sans profit pour nos libérateurs. — Vous surtout, les jeunes gens, qui souffrez le plus profondément de cette prévention sans motif, parce que, avec vôtre titre nouveau, vous avez déjà tout le cœur et toute la fierté du Français, vous avez compris qu'il vous fallait un défenseur pris parmi vous-mêmes, qui fût jeune pour être sans reproche, et de conviction ardente pour être sans peur.

Et cependant, laissez-moi vous le dire: bien avant moi, bien avant tous, il est un homme qui s'imposait par sa vie entière à votre choix; qui est, plus que quiconque, sans peur et sans reproche, d'une probité ab-

solue, d'une existence aussi digne qu'universellement honorée ; qui est également estimé des Musulmans, des Français et des Israélites; qui vous a représentés au sein du Conseil général d'Alger depuis la création des conseils généraux en Algérie, c'est-à-dire pendant douze années consécutives... Cet honnête-homme là, c'est mieux que moi, c'est plus que moi, c'est mon père : Moïse Seror.

Qui plus activement que lui, et dans toutes les occasions, a su prendre en mains votre cause et vos intérêts? Qui plus que lui honora et honore encore, Dieu merci! ce nom d'Israélite algérien? Ah! je le dis avec fierté, un homme comme celui-là méritait de passer avant tous les autres et, pour son intelligence, sa capacité, son honorabilité absolue et sans tache aucune, de fixer la reconnaissance de ses coreligionnaires. Consultez à cet égard Français et Musulmans eux-mêmes, et vous verrez si tous ne se feront pas un devoir de sanctionner mon hommage de piété filiale.

Vous ne pouviez pas, mes chers amis, ignorer tous ces titres, et votre groupe, en me choisissant pour candidat, n'a voulu, je le crois, que récompenser le père dans son fils, et confondre en quelque sorte un passé plein d'honneur avec un avenir sur lequel vous voulez fonder quelque espérance. — Je vous remercie.

Et puisque vos suffrages m'ont engagé à vous parler à cœur ouvert, permettez encore que je m'en autorise pour vous entretenir de nos devoirs, avant de nous tant occuper de nos droits. Nos droits, au reste,

se traduisent par ces quatre mots : *Nous sommes citoyens français*. Tous les droits accordés ou retirés par leur gouvernement aux Français nous seront accordés ou retirés également, trop heureux de partager en tout point leur sort, quel qu'il soit. Non à l'improviste, mais après force démarches, nous avons été invités enfin à un banquet où c'est un honneur inappréciable de pouvoir prendre place : nous sentons vivement cet honneur et nous désirons garder la place. Allons-nous donc importuner de nos réclamations, de nos exigences les maîtres de la maison où nous sommes fraîchement conviés, allons-nous leur créer des embarras, leur susciter des ennemis, leur faire enfin regretter leur généreuse hospitalité? A agir ainsi nous perdrions vite notre réputation d'intelligence (et notre place), nous donnerions une fâcheuse idée de notre bon goût. Mais au contraire, dès notre entrée, nous allons nous efforcer de nous attirer la sympathie par notre tenue, nos propos, nos moindres actes... Vous m'avez compris, n'est-ce pas? Continuons.

Il faut nous pénétrer de cette idée, c'est que nos devoirs ne sont plus seulement limités par nos droits, mais qu'ils les dépassent. Rien ne se donne ici-bas, tout se mérite ou se doit justifier. On nous a donné le titre de citoyen français? Disons-nous plutôt qu'on nous en a fait crédit et que nous avons à le payer de mille manières. Ce n'est pas sans raison, certes, que l'on dit : *noblesse oblige*. Travaillons donc sans relâche à mériter ce noble titre, efforçons-nous de le conserver sans conteste, en le faisant reconnaître et

pour ainsi dire légaliser par l'opinion publique tout entière.

Avant tout, songez-y bien, nous devons nous débarrasser de tout ce qui rappelant notre ancienne condition ne pourrait que jurer avec la nouvelle et en entraver le développement en la défigurant. Costume, mœurs et langue, tout doit être en rapport avec notre vie nouvelle. Abandonnons ce passé tout plein de nos misères et de nos souffrances; sachons nous souvenir à propos de l'admirable leçon que nous donne ce livre qui est nôtre, la Bible, quand nous y lisons l'accident arrivé à la femme de Loth : élançons-nous vers le progrès qui nous attire, sans jeter, à l'exemple de cette femme imprudente, un seul regard en arrière! Et qu'aurions-nous d'ailleurs à regretter dans notre histoire algérienne d'avant la conquête? N'est-elle pas un long martyrologe, et toute faite d'un tissu d'humiliations et de tortures, d'injures et de supplices? Mais quand parfois nos pères nous la racontent, nous nous prenons à frissonner d'horreur, et nous comblons la France de nos bénédictions, l'aimant d'une tendresse plus profonde encore! c'est elle notre libératrice, j'allais dire notre messie! c'est à elle que nous devons rapporter notre sécurité, notre indépendance, nos biens, notre existence même, car non contente de nous avoir délivrés d'un joug odieux, elle nous a par surcroît protégés et favorisés jusqu'au jour trois fois béni où un nouveau gouvernement, s'inspirant de sa conscience et de son ardent amour du juste, est venu trancher d'un seul coup les derniers liens qui nous rattachaient encore au passé, et nous

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

émanciper avec ces mots magiques : « Vous êtes citoyens français ! » Nos cris d'enthousiasme ont accuelli cette généreuse déclaration, et depuis lors néanmoins nous ne cessons de trembler pour ce titre que l'on se reprend à nous disputer et à vouloir nous arracher. Ce déchirement ne se fera pas, nous l'espérons tous, et il est peut-être en notre pouvoir qu'il ne se fasse jamais, et que l'opposition que nous rencontrons ressemble au rocher qui brise la vague un moment, mais qui lui imprime plus d'élan pour repartir.

Voyons donc ce que nous avons à faire.

Tourner le dos au passé, je vous l'ai dit, — et nous rajeunir, transformant sans retard le dessus et le dessous, le dedans et le dehors. C'est un programme immense et qu'il est donné à nous seuls qui sommes nombreux et jeunes de pouvoir accomplir. Oui, la tâche est rude et difficile, mais il y va de notre nom, de notre indépendance, de notre sécurité, de notre dignité. Nous sommes placés entre deux courants d'hostilités, en nous et en dehors de nous, également périlleux quoique dissemblables et contraires. C'est à nous tous jeunes gens à nous préparer, à nous aguerrir, à nous concerter, si nous voulons être au niveau de nos devoirs, à la hauteur du nom que nous voulons garder.

Notre marche ne peut être enrayée et ne l'a été jusqu'ici que par l'élément sénile qui est placé dans nos consistoires et nos divers comités. Quels sont les hommes que l'on a placés dans ces conseils? Quels sont leurs titres à notre choix ou à notre obéissance?

Quelles actions jusqu'ici les ont pu recommander pour la mission si difficile et si peu comprise qui leur est confiée? La réponse est aisée, et il n'en est qu'une : oui certes, ces hommes ont des titres et l'on sait leurs actions, mais leurs titres sont au porteur, et leurs actions solidement garanties par la banque de l'Algérie. Quand nous leurs en saurons d'autres, nous nous ferons un devoir d'en grossir leur actif. Ils sont ainsi à peu près une douzaine sans plus qui se prennent au sérieux, s'admirent de bonne foi et se regardent sans rire. Sachant d'instinct comment l'argent se gagne et s'accumule, ils ont dédaigné de s'en servir noblement, ne donnant lien, prêtant à tout, excepté à la louange. Ont-ils jamais pensé à d'autres intérêts que les leurs? C'est un secret entre eux et leur turban, et ce secret a été bien gardé. Souvent réunis en un petit cercle intime et bien fermé, ils font l'effet d'un modeste sanhédrin de l'escompte, inabordablement juché sur le mont Sinaï de l'égoisme, où ne brille que le calcul et que l'intérêt éclaire. Mais s'ils ne pensent pas, ils parlent encore moins, estimant le proverbe qui ne fait la parole que d'argent, mais qui dore le silence (1).

---

(1) Ces quelques lignes, les prenne pour soi qui veut : il serait même à désirer qu'elles fissent réfléchir certains personnages dont la montre est en retard, — mais je tiens à faire des réserves formelles en l'honneur de quelques noms qui ont des droits au respect de tous, comme, par exemple, la pure et noble famille des Lévi-Braun. (L. S.)

On ne peut cependant leur en vouloir sérieusement: trop de pusillanimité les rattache aux vieilles traditions du passé, et leur ignorance absolue leur ferme les portes de tout progrès. A quoi bon les blâmer? respectons leurs efforts peut-être sincères bien qu'insuffisants, mais, après leur avoir fait la révérence, prions-les de s'en aller. Car nous ne pouvons nous accommoder plus longtemps de ce système suranné, et puisque ces ombres indéterminées ne savent pas ou ne peuvent pas faire ce que nous savons et ce que nous voulons, il est urgent qu'elles s'effacent de nos conseils, où, de leur trop long passage, il ne nous sera resté malheureusement ni l'empreinte d'une trace, ni la marque d'un sillon. Que si, en dépit de leur stérilité notoire, on continuait d'élire ces mêmes hommes, nous pourrions savoir comment, mais nous ne saurions jamais pourquoi. Nous avons dans les mains les bulletins de vote, il nous appartient donc de ne confier désormais l'administration de nos communautés qu'à des hommes jeunes, instruits, pleins d'ardeur et de volonté féconde pour le bien public, et absolument favorables aux réformes désormais indispensables. Et alors, ce que ces hommes d'un autre âge n'ont pas songé à faire ou n'ont pas su accomplir, ce sera notre génération qui l'accomplira, à la satisfaction de tous, riches et pauvres, et Dieu sait si le nombre de nos pauvres est grand!

On se figure généralement que les Israélites algériens sont tous riches ou du moins dans une certaine aisance. Vous savez trop bien si c'est là une erreur profonde. Après ces quelques individualités que cer-

taines circonstances purement aléatoires ont favorisées, sans proportion avec leurs mérites, il est, je le sais, une classe aisée, intelligente et active, et qui ne doit son aisance qu'à cette intelligence et cette activité. Non sans culture, cette classe est déjà merveilleusement préparée à donner les meilleurs résultats. Elle rend journellement des services innombrables à la colonie ; c'est elle qui travaille et qui imprime cet élan au commerce colonial, et l'on peut dire que sans elle nos cités algériennes seraient plongées dans un morne silence et un infécond repos (1).

Mais, au-dessous, que d'infortunes cachées, que de misères voilées et discrétement secourues, que de familles sans autres ressources que la bienfaisance publique ! Eh bien ! il est digne de vous que cette bienfaisance se traduise plus noblement et plus efficacement encore que par des secours en argent toujours limités, hélas ! toujours stériles. Voilà la situation à laquelle il faut remédier promptement par des fondations sages, utiles, prévoyantes, en vue du bien de tous et dont l'honneur rejaillira sur tous, et que jusqu'ici les trop timides membres de nos consistoires n'avaient pas établies. Nous devons fonder des écoles nouvelles, des ateliers, des ouvroirs pour les enfants et les jeunes gens de deux sexes, et c'est ainsi que nous garantirons dans l'avenir l'une par l'autre l'instruction et la moralité. Si les budgets de nos communautés n'y suffisaient pas, nous ouvririons

(1) Voyez nos villes le samedi, jour de repos absolu pour nous.

spontanément des souscriptions privées, et si toutes ces charges étaient encore trop lourdes pour nos bourses, eh bien! n'hésitons pas à envoyer nos jeunes coreligionnaires aux écoles chrétiennes si hospitalières et d'une charité si inépuisable. Et pourquoi hésiterions-nous ? Dieu a-t-il donc fait un soleil pour chaque nation ou chaque religion? Mais non; le même soleil éclaire et réchauffe de ses rayons les musulmans et les catholiques, les protestants et les juifs. Ne refusons pas la lumière et le bienfait de quelque part qu'ils nous viennent! Il est nécessaire, d'ailleurs, que notre fusion avec l'élément français se fasse sans retard, et que nous ne nous tenions plus dans un isolement qui stérilise nos meilleurs efforts et multiplie nos embarras, en justifiant les préventions. Il est nécessaire que tout israélite algérien sache la langue, l'histoire et les éléments de la législation de sa nouvelle patrie; il est nécessaire que les israélites algériens ne se livrent plus, sans quelques exceptions, au commerce, au lieu de se soucier davantage de l'industrie proprement dite, des arts, des carrières libérales. Que d'hommes, parmi les médiocres individualités dont je vous parlais tout à l'heure, auraient pu cependant, grâce à leur fortune, donner à leurs propres enfants une instruction étendue, et en faire soit des médecins, soit des ingénieurs, soit des avocats, soit des mécaniciens, soit des peintres? Par quelle fin de non recevoir ces mêmes hommes, si insoucieux de la culture intellectuelle de leurs propres enfants, n'eussent-ils pas accueilli notre vœu d'encourager et de soutenir jus-

qu'au bout l'éducation de jeunes gens pris dans la population pauvre !

Eh! bien, c'est précisément votre tâche, et vous n'y faillirez pas si vous ne voulez vous dégrader vous-mêmes. Il ne faut plus que l'on dise que nous ne sommes aptes qu'à « acheter bon marché pour revendre cher », que nous ne sommes utiles qu'à nous seuls, que nous sommes impuissants ou sans volonté pour doter l'Algérie de citoyens nécessaires, tels que médecins, ingénieurs, avocats, — ou bien, pour ne pas élever si haut nos prétentions — que nous n'avons pas même fourni à l'Algérie un seul artisan tel que menuisier, serrurier, sellier ou tout autre industriel non moins utile.

Pour soldats, nous le serons, et nous nous battrons de grand cœur et du même cœur que ceux qui nous refusent, sans nous avoir éprouvés, les sentiments du courage et de la reconnaissance.— Vous avez tous, n'est-il pas vrai, tressailli de douleur aux nouvelles navrantes qui vous parvenaient l'an dernier? Vous avez ressenti, aussi douloureusement que les meilleurs Français, le contre-coup de toutes les misères et de toutes les tortures qui n'ont ménagé la France ni dans ses enfants, ni dans ses richesses, ni dans son territoire? Et comment pouvait-il en être autrement? ne sommes-nous pas suspendus au sort de notre France comme l'enfant à la mamelle de sa mère? Vivons-nous, respirons-nous autrement que de sa vie et de son souffle? Ah ! Dieu juste ! vienne le jour où tu voudras sourire à la France et lui rendre ta faveur et ses forces pour une nouvelle lutte, et

nous, ses enfants adoptifs, nous ne serons pas les derniers à verser notre sang pour elle !

Instruisons-nous donc, mes chers amis, travaillons sans cesse à devenir meilleurs pour être acceptés sans réserve dans la famille française, et plus dignes pour désarmer jusqu'à nos ennemis d'aujourd'hui. Ne faisons pas sottement notre idéal de la richesse et de la richesse seule : Croyez-vous qu'il suffise de la fortune, et que l'on se passe impunément de science et de dignité? pas plus que pour faire la guerre : l'histoire lamentable de l'an dernier nous le prouve de reste. L'or seul n'est pas plus le nerf de la guerre qu'il n'est le nerf de la vie, si je puis parler ainsi. La leçon que nous venons de subir n'est que trop frappante ! Jugez-en vous-mêmes : la France n'est-elle pas incomparablement plus riche, comme pays et comme nation, que la Prusse son vainqueur? Si donc l'or avait suffi, la France était inévitablement victorieuse. Mais non, l'or ne suffit pas seul. On ne combat pas avec de l'or, disait Solon, mais avec du fer, c'est-à-dire actuellement avec la science et l'industrie. Ce sont les bons soldats qui sont le véritable nerf de la guerre, et encore plus des chefs instruits. L'argent est nécessaire sans aucun doute, mais ce n'est qu'une nécessité secondaire que les hommes instruits savent toujours surmonter par leurs talents. Et la preuve, encore une fois, c'est qu'il n'a pas été impossible à la Prusse sans crédit — même au plus fort de ses succès guerriers — de rançonner la France si riche à tant d'égards, au taux cruel de cinq milliards ! Ne donnons donc point à la richesse la primauté sur tous les

autres avantages qui la complètent et qui l'ennoblissent, qui la conservent et même qui la créent. L'histoire en mille endroits prouve la vérité de ce que je vous dis là. Pour ne parler que de l'Espagne, nul pays n'eut plus en abondance l'or et les métaux précieux, — et cependant ni toutes ses richesses ni tous ses « galions » n'ont réussi à ralentir la décadence de cette monarchie jadis si puissante. Il est donc dangereux de considérer plus longtemps la fortune comme un but plutôt que comme un moyen, et d'en faire, selon l'expression d'un philosophe et d'un homme d'État de l'Angleterre (1), une maîtresse plutôt qu'une servante.

Il est temps de clore cette lettre, et cependant je n'ai fait qu'esquisser et qu'indiquer bien des choses qu'il est bon de ne vous dire qu'à demi-mot. Votre intelligence poursuivra ma pensée là où j'ai dû l'arrêter à moitié chemin, et lui donnera toute son énergie là où j'ai dû en adoucir l'expression. Ce n'est pas sans dessein que je n'ai pas craint de soulever un coin du voile qui cache à notre génération le sombre tableau du passé, c'est pour vous faire plus ardemment aimer l'avenir, et lui donner tout vous-mêmes.

Quels que soient nos actes, les moindres comme les plus importants, n'oublions pas toutefois que nous sommes des Français nés d'hier, et que sous peine de mourir dès demain à la vie française, nous devons nous

---

(1) Bacon.